Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

21 | 2019

L'étrange étrangeté des dossiers de l'enfance
irrégulière

Renée C.

De fille et de mères

Renée C. From girl and mothers

Martine Ruchat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhei/4741>

DOI : 10.4000/rhei.4741

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 12 novembre 2019

Pagination : 67-80

ISBN : 978-2-7535-7844-9

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Martine Ruchat, « Renée C. », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 12 novembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4741> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.4741>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Renée C.

De fille et de mères

Renée C. From girl and mothers

Martine Ruchat

- 1 Le dossier de Renée C.¹ qui m'a été remis comprend 68 feuillets provenant de 36 documents (sans compter les enveloppes des nombreuses lettres qui le composent). Je le parcours comme un rouleau d'un théâtre d'ombres chinoises esquissant par à-coups, sur une vingtaine d'années, des étapes de vie de cette fillette, puis jeune fille et jeune femme. Ce contenu est probablement issu d'un registre ou d'une enveloppe cartonnée à son nom ou encore d'une simple chemise à élastique (que n'indiquent pas les documents que j'ai eus en ma possession) et qui relève des archives de l'association Mars 95, contenant celles du Foyer de Montmorency, prolongeant l'Œuvre Sainte-Marguerite. Ce dossier soigneusement conservé permet ainsi d'ébaucher la biographie de Renée C.².
- 2 La plupart du temps, lorsque l'on tient entre les mains un dossier individuel, on doit en premier lieu se familiariser avec son organisation. Les documents sont rarement placés dans la chronologie, ce qui laisse entendre des interventions de multiples actrices et acteurs relevant et notifiant les faits, rendant compte d'examens en tout genre ou de tous éléments qui leur paraîtraient remarquables et dignes d'être consignés dans le dossier. Mais ce soin ne s'accompagne guère d'un souci de classement. Ainsi en est-il pour celui de Renée C. : une vie en vrac à ordonner.
- 3 Puis, il s'agit de se familiariser avec les différents « univers du discours » que le dossier révèle : ceux des documents médicaux, policiers, sociaux, éducatifs et ceux de chaque actrice et acteur qui a pris l'initiative d'écrire (lettres et comptes rendus notamment) rendant ainsi compte de leurs points de vue et de leurs représentations de la réalité³.
- 4 Face à l'étrangeté que dévoilent les documents, leur contenu et les personnages qui en font partie, l'historienne devient metteuse en scène. Elle doit faire les repérages et chercher à comprendre les raisons de la présence de tel ou tel document. Par exemple : pourquoi avoir retenu sur une feuille volante de papier quadrillé un nom, celui de Pierrette C. De qui parle-t-on ? Quel lien avec Renée ? Est-ce une erreur ? Les

inscriptions et transcriptions n'en sont jamais indemnes. Puis, on met en place un premier scénario : cette femme est donc supposée devoir épouser un homme, Robert Pincette, comme il est inscrit sobrement sur une feuille de papier brouillon. Est-ce l'objet du rendez-vous avec l'assistante sociale de la « sauvegarde de l'adolescence, 21 rue Jacob », indiqué sur une feuille volante arrachée d'un bloc note à l'en-tête de *Martini l'apéritif à base de vin de renommée mondiale*. À quel moment placer ces faits dans la trajectoire de vie de Renée et d'un illusoire destin composé de ces déterminants que la machine à écrire administrative fixe, sinon le crayon gras ou la plume de quelques zélés serviteurs de Dieu ou de la République ?

- 5 Les dates extrêmes des documents du dossier s'échelonnent entre 1934 et 1957 (ils sont en particulier nombreux pour les années 1930 et 1950). Entre eux, il faut donc tenter d'épingler au plus juste sur le cordage du temps ces documents, afin d'écrire une histoire de Renée C. Dans un tel dossier, s'offrent bien des trous et des pointillés que l'écriture historique n'ose guère combler. Faut-il alors forcément imaginer pour rendre plus familier cette histoire qui dans un premier survol apparaît bien étrange⁴ ?

Situation

- 6 Lorsqu'elle naît en mars 1934, à Boulogne, Renée est d'abord un mot avant que d'être un corps : une fille de « fille-mère », comme on appelait encore les mères non mariées. On la baptise à l'église de Saint-Ouen, cinq mois après sa naissance, au mois de février, avec trois autres mots : « Renée », « Reine », « Cécile », de bien jolis prénoms pour un bébé né de mère célibataire. Car voilà bien le premier drame : l'illégitimité. On est dans les années 1930 et ça ne rigole ni avec la maladie, ni avec la morale. Il faut fortifier la France avec des enfants sains, une famille unie et une scolarité glorieuse (un brevet de sport dans le dossier en est une preuve). Sur son certificat de naissance apparaissent un parrain et une marraine, desquels on a extrait ses propres prénoms : René Hornung et Marie-Reine Benin. Sur la ligne concernant ses parents, il est noté pour le père « p.n.d », soit père non dénommé. Dans l'espace laissé vacant pour le nom de la mère est inscrit Cécile C.
- 7 Quatre ans plus tard, Renée est confiée par sa propre mère à « Madame la Supérieure » de l'Œuvre de Sainte Marguerite à Paris, 34 rue Claude Lorrain dans le 16^e arrondissement, Sœur Eustelle⁵, afin, comme l'écrit celle-là dans une lettre du 22 novembre 1938, « qu'elle puisse avoir l'éducation et le bien-être qu'il m'est impossible de lui donner moi-même⁶ ». Suit son argument principal :
« La vie étant de plus en plus dure et très difficile pour arriver j'ai décidé de vous demander de bien vouloir me la prendre car je sais d'avance qu'elle sera plus heureuse près de vous et qu'il ne lui manquera rien, tandis qu'avec moi je suis forcée de la priver de bien des choses, même avec la meilleure volonté parfois j'y suis obligée. »
- 8 On croirait lire Jean-Jacques Rousseau plaçant ses enfants à l'Hôpital général en bas âge pour les mêmes raisons. Il y a donc un récit qui habite la culture occidentale et que les historiens et historiennes ont abondamment alimenté, celui de l'enfance abandonnée. Notre héroïne en fait partie, elle en revêt l'identité, alors que fondent sur elle les discours appropriés, dont elle s'empare également par incorporation, pour endosser l'identité attribuée⁷.

- 9 Déjà, la fiche sanitaire saisit ce petit corps dans le dossier du médecin qui y inscrira les vaccinations successives : antivariolique et antidiphtérique, et les cutiréactions à la tuberculine, d'ailleurs positive pour Renée. Dieu ne protège nullement de la maladie, ni du mal d'ailleurs, même sous son toit. Après le corps, c'est à l'âme que l'on s'en prend, c'est elle qui occupe bien des lettres échangées avec la Mère supérieure : il ne faut aucunement prendre le risque pour cette jeune âme de « rater sa vie », c'est-à-dire de faire un faux pas et de reproduire l'illégitimité. Le mal – ici une sexualité non légitimée par le mariage – demeure un essentiel sous-jacent du contenu des documents. On y pense constamment en lisant le dossier, même sans que rien ne soit dit et écrit : c'est une culture commune de l'Église et de l'État, reprise dans le récit de l'histoire de l'enfance abandonnée et dans le propre récit de Renée C.
- 10 Au fil des pages, se tisse une intrigue, celle d'une jeune fille promise à un fiancé, avec un avant et un après de la promesse. L'avant, c'est sa propre mère qui l'a abandonnée à l'Assistance publique. L'après, c'est son choix à elle, Renée, d'embrasser la carrière de religieuse ou alors d'infirmière, et de se vouer à cette vocation, ou alors de se marier. Avec l'usine, ne sont-ce pas les alternatives qui s'offrent aux jeunes filles dans les années cinquante ? Et *a fortiori* celles de l'Assistance publique ? Ainsi, Renée tentera de se construire dans une profession, dans une filiation, dans une relation forte avec les deux Mères supérieures qui vont se succéder pendant son séjour dans l'établissement où elle a été placée, et dans un lien avec un homme, dont on n'aura dans ce dossier qu'une évanescence impression.
- 11 À travers la lecture de ce dossier, Renée C. devient un personnage de roman : celui de la fabrication de l'étrangère qu'elle est aux yeux de ceux qui, à son corps défendant, fabriquent sa biographie : sa mère, les Mères supérieures, Renée elle-même, et moi-même, la biographe. Sur un temps court, enfance et jeunesse, elle devient autant de personnages révélés dans autant de récits qu'il y a de protagonistes qui cherchent à la cerner (elle et sa famille) au travers d'archives institutionnelles et privées, ses lettres et cartes postales notamment adressées à la Mère supérieure, puis par mon propre texte, chacun avec ses propres mots, contenus, convenus, dans un « ordre du discours⁸ ». Les enquêtes médicales et sociales, en particulier, sont autant une manière de connaître l'individu que de créer sa réalité par les mots produits lors de chaque relation (rencontre, échanges verbaux, analyse clinique, tests) : que devient alors cette enfant sous tant de plumes alertes⁹ ?

Face à face 1 : mère et fille

- 12 Renée C. a connu sa mère, puisqu'elle est restée avec elle jusqu'à l'âge de cinq ans. Pourtant, en 1939, elle est placée par l'Assistance de Paris à l'Œuvre de Sainte-Marguerite (anciennement « des petites préservées »). Le 9 février 1939, sa mère, Cécile C., signe un formulaire : « Je concède à la directrice de l'établissement le droit de me la rendre en cas d'insubordination ou de tout autre motif. »
- 13 En 1946, personne ne s'étant manifesté depuis son placement, aucune demande de reprendre la fille par sa mère n'ayant été reçue et celle-ci ayant été recherchée vainement, la fillette de 12 ans est officiellement confiée par jugement à l'administration générale de l'Assistance publique à Paris (selon la loi du 24 juillet 1889) et à l'Œuvre de Sainte-Marguerite¹⁰.

- 14 Or, en 1948, la mère, Cécile C., se marie. Deux ans plus tard, elle fait savoir qu'elle désire reprendre sa fille. L'enquête publique s'éveille à travers un avocat de la Cour de Paris qui rend compte des conditions de vie du couple. Il relève que seul l'intérêt (le profit) de bénéficier du travail de cette jeune fille a mobilisé les époux : ne veulent-ils pas reprendre que l'aînée (un autre enfant semble avoir été placé, un frère de trois ans environ plus jeune qu'elle) ? Et le beau-père ne voudrait-il pas la faire travailler à l'usine, puisqu'elle a maintenant 16 ans ? L'avocat de la Cour de Paris écrit à la Mère supérieure que Cécile C. s'était « mise sur son 31 » lorsqu'elle est venue à son cabinet et qu'elle aurait, selon ses propres mots, bien « larmoyé ».
- 15 L'enquête révèle un milieu simple d'ouvriers vivant dans une petite chambre d'hôtel ; la femme est à l'assurance maladie ; le beau-père est ouvrier-monteur ; il y a encore trois enfants, dont un bébé d'un mois. L'hôtel n'est à l'évidence pas un signe de richesse, mais bien de l'impossibilité à posséder ou louer un « chez soi ». Pourtant, ils en rêvent à ce logement qui est d'ailleurs une condition posée par l'agence de Paris du « Service de l'assistance à l'enfance chargée de la surveillance des pupilles et de leur placement » pour reprendre la jeune fille. Mais les renseignements accumulés lors de l'enquête sont plutôt mauvais. On parle de « débauche » de la mère et de surcroît « sous les yeux de ses enfants ». Ils vivraient d'aumône de leurs voisins et d'une petite allocation de la mairie. S'ajoutent, au fil des lettres échangées entre l'avocat de la Cour de Paris et Madame la directrice, soit la Révérende mère ou Mère supérieure, d'autres « mauvais renseignements » sur les parents, et mêmes des « antécédents judiciaires » : le beau-père aurait été condamné trois fois pour des vols importants (dont une condamnation aux Assises). Et, *nec plus ultra*, les parents se seraient rencontrés en prison, à Fresnes : un au-delà de la société civilisée, un univers de monstres.
- 16 S'ajoute dans le récit de l'avocat un autre argument de poids : pendant la guerre, en fait de « résistance », précise-t-il, Cécile C. aurait été condamnée à « l'indignité nationale », soit avoir attenté à l'honneur national, c'est-à-dire, selon l'ordonnance du 26 décembre 1944, avoir « postérieurement au 16 juin 1940, soit sciemment apporté en France ou à l'étranger une aide directe ou indirecte à l'Allemagne ou à ses alliés, soit porté atteinte à l'unité de la Nation ou à la liberté des Français, ou à l'égalité entre ceux-ci ». Suivent également d'autres causes comme l'adhésion à certains partis ou mouvement, ou l'exercice de certaines fonctions. A-t-elle été condamnée à une peine de « dégradation nationale » comme ces 95 000 Françaises et Français ? A-t-elle été tondu¹¹ ? Bref, dans le nombre de ces griefs, rien n'est précisé concernant la mère de Renée, sinon que l'avocat est sûr des faits : la mère est une « indignité nationale » et le beau-père est un fils d'aliéné (souligné par moi). Se dessinent alors deux mondes totalement étrangers l'un à l'autre : celui des ouvriers qui luttent pour leur subsistance et celui de ceux qui, par des voies diverses (religion, école, droit) protègent le système social et économique dominant.
- 17 Finalement, la demande de Cécile C. est déboutée, ce qui provoque chez elle une violence qui ne vient que confirmer la bonne décision de la Cour ! Renée est désolée de la conduite de sa mère. À ce récit, elle se rappelle ses propres peurs ressenties jadis auprès d'elle. Depuis ce jugement, en date du 26 avril 1950, plus aucune autre tentative de la part de Cécile C. ne se présentera.
- 18 Or, un double fil narratif relie Renée à sa mère et à sa marraine : les prénoms, Reine et Cécile. Ce mot « reine » pourrait lui faire tourner la tête. J'imagine qu'elle doit se demander parfois si elle ne serait pas fille d'un roi ? Ou alors que sa marraine est une

bonne fée, qui se serait penchée sur son berceau ? Mais celle qui réellement la protège est bien Sœur Eustelle, la Mère supérieure, remplacée, en 1953, par Sœur Marie-Bernard.

Face à face 2 : fille et Mères supérieures

- 19 La Mère supérieure de la communauté des religieuses de Sainte-Marguerite, Sœur Eustelle, soit Marie Marguerite Rabérin, reçoit officiellement en 1939, la fillette, puis officiellement en 1946, la puissance paternelle sur elle. Elle exercera ce droit jusqu'à la majorité de la jeune fille et devra régulièrement rendre compte à l'administration de tutelle de son lieu de placement et de tous les renseignements utiles (passé, dernier domicile connu des parents, adresse de son tuteur, état de santé, état-civil). À sa mort, le 27 janvier 1953, elle est remplacée par Sœur Marie-Bernard, soit Suzanne Boos.
- 20 Sœur Eustelle n'est pas seulement la personne à qui l'Assistance publique a confié Renée C., elle dirige la communauté. Elle dirige les âmes et place les jeunes filles au travail. Elle fait figure d'entremetteuse entre le monde éthéré du divin et le monde cruel qu'il faut bien rejoindre une fois l'instruction terminée (à moins d'embrasser le célibat religieux). Est-ce par cet engagement pris auprès de l'État et/ou de Dieu qu'elle n'a jamais rejeté Renée, même lorsque son comportement était problématique ? Ni d'ailleurs ne l'a fait Sœur Marie-Bernard, qui lui succède et avec qui la jeune fille continue de communiquer par lettres. Aucune réponse à sa question dans une lettre du 26 août 1954 :

« Aussi souvent je me demande pourquoi vous ne m'avez pas laissée de côté comme vous aviez droit de le faire, car vraiment je l'ai mérité plus d'une fois. »
- 21 Or, Renée n'a jamais été rendue à sa mère.
- 22 La correspondance avec les Mères supérieures successives donne bien des informations sur leurs relations et sur les activités de la jeune fille. Cette Révérende, que ce soit Eustelle ou Marie-Bernard, est le plus souvent qualifiée dans les lettres de « bonne Mère » et de « chère bonne Mère » ; cette « chère maman sœur qui depuis 12 ans a toujours été si bonne pour moi et me remplace avantageusement la première », comme Renée l'écrit dans la lettre du 28 avril 1950. S'adressant à Sœur Marie-Bernard dans une lettre XXVI août 1955, elle lui avoue qu'elle est pour elle une « véritable maman » : « Je vous considère comme ma véritable Maman », écrit-elle.
- 23 À l'Œuvre Sainte-Marguerite, la fillette suit l'enseignement du premier degré et de surcroît obtient un brevet sportif scolaire du ministre de l'Éducation nationale, en mars 1950. Puis, elle prépare, à 19 ans, en 1953, un CAP d'enseignement ménager. Mais ses notes sont bien faibles (la meilleure est celle de couture : 14 sur 20). Elle abandonne son apprentissage à deux reprises avant d'y renoncer complètement. Car, désormais, elle veut devenir infirmière, poussée qu'elle est par une vocation. Une vocation qui remplace désormais son désir de devenir religieuse.
- 24 En quittant l'Œuvre de Sainte-Marguerite, en 1956, Renée demande pardon à la Mère supérieure estimant lui avoir fait de la peine pendant toutes les années passées dans sa maison. La communauté est somme toute son univers familial. Dans l'attente de sa formation d'infirmière, elle fait de l'intérim dans une buanderie, puis dans un foyer de vieillards, rue Jouvenet. De loin, les pensées de Renée sont tournées vers la Mère supérieure et vers « celui auquel je suis destinée ». Dans un coin de la page en bas à

gauche, elle a dessiné à la plume, à l'adresse de Sœur Marie-Bernard, un cercle, dans lequel est écrit : « un baiser y est déposé ». Maintenant, elle attend la confirmation de son engagement dans la clinique rue Eugène Million à Paris comme aide infirmière.

- 25 Elle commence son travail dans la clinique le 1^{er} septembre 1954. Mais, rapidement, c'est un échec. Elle a 20 ans. Elle ne s'y fait pas et surtout, elle ne supporte pas d'être constamment surveillée, alors qu'elle se dit, elle-même, sérieuse. Elle ne se sent pas comprise. Elle ne veut pas y rester un mois de plus ! Par contre, elle veut bien aller à la Salpêtrière comme le lui propose la Mère supérieure. Or, elle ne sait pas où cela se trouve. (À ce stade de mon récit, on pourrait imaginer ce qu'aurait été sa vie si elle avait été reprise par ses parents à 16 ans et envoyée à l'usine.)
- 26 En août 1955, Renée C., alors âgée de 21 ans, écrit à la Mère supérieure, depuis la colonie maternelle de Vertfeuilles où elle est monitrice, pendant la sieste des enfants. Elle semble alors à l'aise autant dans la colonie, avec les gens dont elle partage le quotidien - quatre autres jeunes femmes sont présentes pour encadrer 40 enfants - qu'avec la Mère supérieure en qui elle a totalement confiance et à qui elle rend compte de son voyage, de son travail, de son horaire - qui commence à 7 heures et termine à 20 h 45 avec le dîner des monitrices - et de ses états d'âme. Elle lui fait part des démarches qu'elle a entreprises pour retrouver sa mère : elle a déjà obtenu l'acte de reconnaissance et sait que celle-ci est née en 1911. Elle attend encore de la mairie les actes de naissance de ses parents. Elle signe « Bons baisers de votre enfant dont j'espère que je fais encore partie ». Elle semble vouloir appartenir à cette famille, Renée C., comme elle l'écrit encore dans sa lettre du 19 octobre 1954 : « J'espère que je reste votre fille, malgré que je sois éloignée de vous ». Mais on ne connaîtra pas les réponses.
- 27 Le 26 août 1955, elle écrit de nouveau à la Mère supérieure depuis Alençon. Elle craint de l'importuner, mais le « moment est grave » et cela « fait du bien de déverser son cœur ». Elle lui avoue tout de go, alors que « l'heure décisive approche », qu'elle renonce : « Je ne suis plus décidée à me fiancer »... Suivent ses hésitations entre célibat et mariage :

Je me demande si toute la vie je resterai (je vais rester) à vaguer entre les deux. Je sais d'avance que je vais gâcher ma vie - et ne ferais rien de bien sur la terre - mais le contraire est préférable et il le faut.
- 28 Certes, Renée a une volonté « d'aller toujours plus haut », « toujours en progressant », comme elle semble le promettre à la Mère supérieure. Elle aimerait également avoir des nouvelles de sa propre mère. Elle l'interroge sur ce point :

Et ma mère en avez-vous eu des nouvelles ? Puis-je la revoir ? Et qu'est-elle devenue ? Aussi je pense à elle. Mais surtout prie pour elle - et ne lui en veut aucunement. Seulement mon grand espoir et surtout mon grand chagrin restent toujours marqués - Je ne devrais pas entretenir et nourrir mon chagrin.
- 29 Elle ne se sent pas très bien, Renée C. ; a-t-elle le désir de mourir (elle parle d'avaler des pilules) ? Aurait-elle préféré être cloîtrée ? On comprend alors, dans cette lettre du 26 août, qu'elle aurait bien voulu être religieuse, mais que beaucoup de ses camarades l'en auraient dissuadé et que la Mère supérieure, elle-même, ne semblait pas l'avoir encouragée.
- 30 Cette lettre peut être vue comme le point culminant de notre propre récit, un basculement est en train de s'opérer pour Renée. Il est une heure moins le quart du matin ce mardi 27 août. Elle ne se comprend plus. C'est peu clair, ni pour elle (ni pour moi d'ailleurs) et justement, elle a besoin d'être conseillée par la Mère supérieure, car

elle se sent étrangère à elle-même : « Ma Mère que de choses que je ne comprends pas ou ne veux pas admettre ». Elle signe « Votre grande fille qui vous aime, ses baisers, et sa reconnaissance, en espérant vous revoir bientôt ». Dommage que la réponse ne soit pas dans le dossier ; la religieuse lui a bien répondu, c'est sûr (la lettre suivante du 21 septembre 1955 l'indique). Elle lui a proposé des places : à la Salpêtrière, dans une pharmacie, dans une crèche, dans une maternité. « Cela me sera complètement égal », car partout il y a des difficultés, lui répond Renée. Elle voudrait pouvoir revenir à la « maison », car elle n'a pas encore reçu de confirmations ni pour la Salpêtrière où elle doit encore passer pour faire une cutiréaction et une radiographie, ni pour la pharmacie qui l'intéresserait plus, car elle voudrait gagner sa vie tout de suite. Elle semble donc renoncer définitivement à être sœur.

- 31 En 1956, Renée, qui a maintenant 22 ans, veut reprendre contact avec Cécile, sa mère. L'avocat à la Cour de Paris mène à nouveau l'enquête pendant le mois de mai et en rend compte à la Mère supérieure. Il s'interroge sur ce « désir louable en soi » de la rechercher. Dans le dossier de pupille qui la devance, auquel l'avocat a eu accès, il est noté que jadis, elle « avait grand peur de sa mère et s'était jetée par la fenêtre du 1^{er} étage pour ne pas la voir... ». En conséquence, il ne faudrait pas, écrit-il encore, que la jeune femme s'illusionne et soit « victime de son bon cœur ». Qu'elle rêve de ce qui n'est pas. N'est-ce pas toujours un risque dans le récit d'une vie de naviguer entre plusieurs versions : entre celles de Renée et de l'avocat, entre celles de sa mère et de la Mère supérieure, entre mon récit et les faits d'archives ? L'avocat forme des vœux pour le bonheur de Renée et l'affaire semble en rester là.
- 32 Depuis septembre 1956, Renée C. a définitivement quitté l'établissement Sainte-Marguerite.
- 33 C'est alors que la Mère supérieure la présente, en tant qu'« ancienne élève », à une femme professeure au lycée, comme aide familiale pour s'occuper du bébé de 18 mois de sa fille et également tenir le ménage courant de trois adultes (pour les « gros » travaux, une autre domestique est présente). Mais après quatre mois, cela ne convient ni à Renée ni à la professeure. La première semble méfiante à l'égard de ses patronnes (la mère et la grand-mère) et les secondes suggèrent qu'elle subit de mauvaises influences. Selon elles, Renée serait persuadée « que tout patron doit chercher à abuser des gens qui l'emploient », écrit la professeure à la Mère supérieure pour s'en plaindre. Elle aurait même refusé de garder un après-midi le deuxième petit-fils sous prétexte qu'elle avait été engagée pour n'en garder qu'un. C'est vrai, Renée n'est pas du genre à accepter que l'on se moque d'elle. Elle n'accepte pas sa situation subalterne et humiliante, ce qui étonne sa patronne qui dit être amicale avec elle et nullement hautaine, lui ayant offert, selon elle, une place exceptionnellement bonne. À nouveau, deux mondes s'affrontent, étrangers l'un à l'autre.
- 34 Ce nouveau placement est rapidement remis en question. Sa patronne la trouve insouciante et fantasque et elle craint pour le bébé qu'elle doit garder. Elle risquerait, écrit-elle, de l'enfermer à l'autre bout de l'appartement pour ne plus l'entendre ou alors, en le promenant, de l'égarer « parce qu'elle plaisante et bavarde avec n'importe quel garçon ». Aux yeux de la professeure de lycée, son étrangeté est encore renforcée par l'idée qu'elle puisse s'adresser à « n'importe quel garçon » et cela entraîne chez elle des fantasmes d'abandon du bébé. Quoi qu'il en soit, Renée est renvoyée ; la porte s'est refermée sur le foyer, mais derrière elle. La barrière est posée : il y a nous et eux ; des

femmes qui travaillent (des professeurs de lycée) et celles insouciantes et fantasques (de l'Assistance publique).

- 35 Le monde du travail est aujourd'hui comme hier un marqueur des biographies.

Face à face 3 : la fille dans son miroir

- 36 Être un corps de fille n'est pas une sinécure, car il faut plus que tout donner les preuves de sa santé pour offrir à la patrie des enfants sains. Renée doit le pressentir déjà dans sa jeunesse ; un suivi médical méticuleux en est la preuve. On connaît son état physique dès 1939. Le moindre ganglion, la moindre attitude scoliotique, une tachycardie preuve de son émotivité : tout est notifié. On suit son niveau intellectuel qui serait suffisant. En 1952, le médecin prescrit des lunettes.
- 37 Son corps ne lui appartient pas totalement, car elle est une fille de l'Assistance publique – une pupille – et le risque de devenir une fille publique – une prostituée – est une inquiétude omniprésente dans son éducation. Elle le sait bien, Renée C. Elle l'écrit même à son amie sur sa carte de 1956 : « Je ne voudrais pas mal tourner ». Elle doit continuer à être sérieuse. L'être même encore plus. Mais comment se comporter ?
- 38 On sait qu'elle a trois prénoms (sans compter les probables erreurs de l'administration qui l'appelle Louise, Isabelle, Pierrette, et les erreurs orthographiques ou de frappe à la machine à écrire). Suivant le contenu du dossier on utilise le plus courant Renée, mais aussi le plus noble Reine (parfois on les accole Renée-Reine). Mais sur chaque feuillet est écrit administrativement Renée C. Pour certains, comme l'avocat de la Cour de Paris, elle est Reine : « Elle m'avait beaucoup plu », avoue-t-il d'ailleurs à la Mère supérieure. Mais comment dans ce magma de noms et de sens y trouver une identité ? Devenue adulte, Renée signera désormais Reine.
- 39 Certes, l'image qui se dégage des lettres de l'avocat est celle d'une jeune fille de 16 ans sympathique et, selon ses mots, d'une « gentille attitude ». Or, à plus d'une reprise dans ses lettres à la Mère supérieure, Renée parle de son caractère comme s'il lui était étranger ; elle voudrait le maîtriser ; elle fait des efforts, mais elle ne supporte pas que l'on doute d'elle, qu'on ne lui fasse pas confiance, alors qu'elle se dit sérieuse : « Je me demande pour qui on me prend », s'exclame-t-elle dans une lettre envoyée à la Mère supérieure de sa première place dans la clinique, rue Eugène Million. Alors, elle se bute et se renferme même. Elle peut également être méchante et faire souffrir les autres ; cela entraîne chez elle de la souffrance morale, lui écrit-elle le 19 novembre 1953. Elle a des coups de tête. Tout son discours sur elle-même semble être d'emprunt. Une culture religieuse qui parle de bonne volonté, de souffrance, de pardon, de honte, de méchanceté ; comme un habit qu'elle aurait revêtu. Mais elle dit également être une jeune fille sérieuse et travailleuse. Elle veut passer sa vie à faire « quelque chose de bien (sur la terre), surtout si on veut être au service des autres », comme elle le lui écrit encore en août 1954.
- 40 Maintenant qu'elle a une vocation – servir les autres et devenir infirmière – qui remplace celle de religieuse (une vocation, qu'elle doit, dit-elle, au soutien de la Mère supérieure, Sœur Marie-Bernard), elle lui demande encore de l'aider. Elle lui demande beaucoup, soit « arracher, détruire tout ce qu'il y a de mauvais en moi, de remettre tout ce qui n'est pas à sa place. Je trouve que c'est beaucoup vous demander. Vous en avez déjà fait tellement ». Cette longue lettre du 28 novembre 1956 est, pour Renée, un

moment de vérité – elle parle même de transparence – et d’aveu : « Je vous aime tellement que je voudrais être transparente à vos yeux. » Elle a envie de déchirer cette feuille qu’elle écrit, mais elle veut en même temps sortir de cette ornière. C’est pour cela qu’elle s’en remet en toute confiance à la Mère supérieure comme on s’en remettrait à Dieu lui-même. Mais en même temps, n’est-ce pas aussi de ce lien qu’elle cherche à se défaire ?

- 41 Après une introduction prudente de deux pages de sa belle écriture régulière, elle parle de « certaines choses » faites « dès l’âge de 6 ans », « pas avouables », de « sales et mauvaises habitudes », mais aussi de plaisir qu’elle cherche à chaque fois à retrouver. On comprend qu’il y a « faute » et qu’à chaque fois, cela entraîne chez elle de la lassitude dans son travail, un manque de courage et d’entrain, voire de la fatigue. Elle voudrait que l’on devine sans qu’elle ait à l’écrire. On se glisse alors, à la lecture de cette lettre fermée par trois agrafes, que l’on déflore, dans l’intimité de son être, alors qu’elle se sent profondément étrangère à elle-même : « ses sensations à l’intérieur de mon corps » ! Mais elle n’ose l’écrire, comme si elle risquait d’en être doublement souillée ; elle griffonne : « se tou . . er ». Son inquiétude est celle d’un risque d’« aller plus loin ». Elle en conclut - par quelle logique ? - qu’elle doit se préparer « comme il faut au mariage » (plutôt que de se toucher, se masturber). Déjà, elle pense aux enfants qu’elle aura. Elle lui demande l’adresse d’un prêtre... L’approuvera-t-il ? Pour avoir la réponse de la Mère supérieure, elle lui téléphonera.
- 42 Ses cartes postales et lettres envoyées à la Mère supérieure démontrent, outre sa belle écriture, un riche vocabulaire. Par exemple, elle décrit en 1956 de la « plage ensoleillée de Cancale [...] où tout n’est que lumière, que joie et que rires », un séjour « inoubliable » ou « nous y respirons vraiment la famille ». Alors qu’elle travaille en usine comme ouvrière débutante saisonnière, dans une chocolaterie, et ceci sans garantie de durée jusqu’en septembre 1956, elle écrit une carte postale à son amie, avec un tableau du peintre Alberto Magneli, *Ronde Océanique*, provenant du musée d’art moderne de Paris. Elle lui raconte sa journée qui commence à 7 h 45 et finit à 17 heures. Elle lui confie qu’elle se demande ce qu’elle a d’extraordinaire, car « tout le monde essaie de me rendre service » (on pourrait presque lire de « me servir »). Plutôt que d’aller dormir à l’Armée du salut, un médecin et sa belle-mère lui ont proposé une chambre pendant 15 jours. Sur une carte d’anniversaire (sans date) pour sœur Marie-Bernard, elle écrit : « Je veux pour vous ma Mère un mot tendre, aussi fort qu’un appel, vous dire tout mon cœur, vous combler de joie... »
- 43 Dès 1957, le dossier restera étrangement muet. Il se termine par une lettre de Sœur Marie-Bernard en réponse à une question du directeur de l’Agence de Paris, rue Vaugirard, sur la situation de sa pupille Renée C. : est-elle toujours dans son établissement et dans la négative quelle serait son adresse ? Il lui est répondu qu’après avoir travaillé dans une crèche, elle a été placée dans une famille. Mais sans doute est-on désormais hors mesure de tutelle, hors patronage et Renée qui a obtenu un CEP doit désormais voler de ses propres ailes : elle a 23 ans.
- 44 Se rappelle-t-elle, lors son placement d’aide familiale, que ses patronnes, professeuses de lycée, lui avait remis un petit cadeau pour la fête des mères comme « maman de remplacement » ? L’avait-elle alors apprécié ? Va-t-elle devenir mère, Renée C. ? Le dossier laisse aux lectrices et lecteurs le choix de la suite avec d’autres récits biographiques à imaginer : celle d’une femme née en 1934 dans une banlieue ouvrière.

NOTES

1. Tous les noms et prénoms de ce texte sont fictifs, seul le rapport qu'ils entretiennent entre eux a été retenu.
2. Toutes les citations proviennent des documents du dossier. Les documents ne portant pas de cotes pièces par pièces, il m'est apparu inutile d'indiquer à chaque fois leur référence, ni celle du dossier, lui-même dépourvu de cote.
3. Ce concept du linguiste Luis Prieto renvoie à l'ensemble des objets de connaissance organisés en classe, lesquels dans leur rapport de réciprocité fonde la connaissance de la réalité, PRIETO L. J., *Pertinence et pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 92.
4. Voir RUCHAT Martine, « Le roman de Solon : les traces historiques d'un récit biographique », *Aspect du roman historique genevois*, Société genevoise des écrivains, 2016 ; RUCHAT Martine, *Le « roman de Solon », enfant placé, voleur de métier 1840-1896*, Lausanne, Antipode, 2008.
5. Parfois écrit : Estelle.
6. L'Œuvre des petites préservées qui est à l'origine de l'Œuvre de sainte Marguerite provient d'un élan philanthropique pour sortir dès 1891 des filles de moins de 13 ans des prisons parisiennes dans la suite de la loi du 24 juillet 1889 sur la protection des enfants moralement abandonnés. Le personnel éducatif appartient aux sœurs de Marie Joseph, dont faisaient partie les sœurs Eustelle et Marie-Bernard. En 1947, l'association philanthropique est dissoute et leurs biens sont remis aux Sœurs de Marie-Joseph qui reprend à sa charge les filles présentes.
7. Voir les travaux de GERGEN Kenneth J. sur l'être relationnel du point de vue constructionniste.
8. FOUCAULT Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
9. Cf. GERGEN, *op.cit.*
10. Selon l'article 20 de la loi du 24 juillet 1889 sur la déchéance de la puissance paternelle et la protection de l'enfance, « l'enfant s'il n'a pas été réclamé dans les trois mois à partir de la déclaration, ceux qui l'ont recueilli peuvent adresser au président du tribunal de leur domicile une requête afin d'obtenir que, dans l'intérêt de l'enfant, l'exercice de tout ou partie des droits de la puissance paternelle leur soit confié ».
11. VIRGILI Fabrice, *La France virile : des femmes tondues à la Libération*, Paris, Payot, 2000.

RÉSUMÉS

À partir des archives provenant de l'association Mars 95, un dossier individuel d'une fillette - fille de fille-mère - désignée ici par un prénom fictif, Renée C., placée en 1939, à l'âge de 5 ans jusqu'à 22 ans, à l'Œuvre St. Marguerite, s'ébauche une biographie, mais pas seulement. Car outre

l'arrangement chronologique, ainsi que le repérage des différentes personnes qui prennent la plume, il faut retracer le récit d'une vie à partir des faits notifiés qui sont, à chaque écriture, réinvention, hier comme aujourd'hui. Il y a, à chaque fois, mises en mots et mises en scène. Dans cet article, ce sont celles des discours des professionnel-le-s qui sont privilégiées et en particulier leur obsession d'une sexualité hors mariage qui pourrait entraîner une nouvelle naissance illégitime : après la mère, la fille. Chaque auteur-trice des documents fait naître, à sa façon, Renée C. étrangère à leurs yeux. Or, les mots des professionnel-le-s sont repris par Renée au point de les faire siens et de s'approprier leur discours sur sa propre étrangeté. Cette assignation à une catégorie de l'étrangeté qu'est une fille de fille-mère ne peut qu'étonner, ce d'autant plus lorsqu'on y associe tout comportement incompris des professionnel-le-s ? Cette biographie de Renée C. rappelle que toute catégorie délimite une réalité forcément plus complexe ; par exemple, celle des prénoms qui relie à une généalogie, à des familles, du familier et de l'étranger, voire de l'inconnu (le père) ; celle des rapports de classes - des mondes étrangers l'un à l'autre - que rappelle le refus de Renée d'être surveillée, soupçonnée, considérée comme une subalterne et humiliée ; celle d'une culture religieuse qui fait du corps de la fille placée, un capital national et de sa sexualité, un enjeu moral. Par l'agencement des mots, ce récit biographique est aussi une nouvelle mise en scène.

A biography stemmed from the archives of the association "Mars 95". A biography from an individual file of a girl - daughter of a unmarried mother - here named by a fictitious first name, Renée C. She was institutionalized in 1939, at the age of 5, until 22, at the religious congregation of St. Marguerite. Beside the chronological arrangements and the identification of the different people who took the pen, one needs to retrace the story of a life from described facts which are - with each writing - reinvented, yesterday as today. Each time, stories are put in words and staged. In this article, it is the views of the professionals in St. Marguerite that are highlighted and, in particular, their obsession on a sexuality out of wedlock that presumably could lead to a new illegitimate birth: after the mother, the daughter. Each author of the documents in the file gives rise, in their own ways, to Renée C., who is foreign to them. Now, the words of the professionals are taken up by Renée C. to the point of making them her own and to appropriate their views about her own strangeness; she no longer "understands" herself or "stands herself", as she writes to the Mother Superior of the congregation St. Marguerite. However, she thinks of herself has a serious girl, she is grateful to the Mother Superior, she wants to progress, not "turn out badly", work and maybe even get married. Nothing more than being "normal". Today, this assignment to a category of strangeness that is of a daughter of an unmarried mother - or even of monstrosity (was not Renée C.'s mother condemned to "national indignity" and had met her daughter's father in prison?) - can only surprise us, this all the more when one associates the misunderstandings of the professionals at the time. This biography of Renée C. reminds us that any category narrows a reality that is necessarily more complex; for example, the first names that links to a genealogy, to families, to the familiar and the strange, or even the unknown (the father); that of the social class relations - worlds foreign to each other - that is revealed by Renée C.'s refusal to be monitored, suspected, subordinated and humiliated; that of a religious culture that makes the body of the girl institutionalized a national capital, and its sexuality, a moral issue. By the arrangement of words, this biography is also a new staging.

INDEX

Mots-clés : justice des mineurs, dossiers de jeunes, récit de vie

Keywords : juvenile justice, case files, life story

AUTEUR

MARTINE RUCHAT

Historienne de l'éducation. Anc. professeure de l'université de Genève, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.